



LA MAISON AUX SORTILÈGES

EMILIA HART

roman

LES ESCALES

Emilia Hart

LA MAISON AUX SORTILÈGES

Traduit de l'anglais par Alice Delarbre

LES ESCALES



Titre original : *Weyward*
Copyright © 2023 by Emilia Hart

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escapes, un département d'Édi8, 2023
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-700-2
Dépôt légal : septembre 2023
Imprimé en France

Couverture : Hokus Pokus Créations
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille

Les sœurs du Destin se tenant par la main, parcourant les terres et les mers, ainsi tournent, tournent, trois fois pour le tien, trois fois pour le mien, et trois fois encore pour faire neuf. Paix ! le charme est accompli.

Macbeth, I, 3, Shakespeare¹

1. Traduction française de François Guizot. Les sœurs du Destin apparaissent dans la toute première édition de *Macbeth* comme les « Weyward Sisters » en anglais – ce qui a donné le titre du roman dans sa langue d’origine. Dans les versions ultérieures, l’adjectif « weyward » a été remplacé par « weird », mais ce terme, ici, pointe moins du doigt l’étrangeté des célèbres sorcières que leur don de prescience, d’où le choix de la traduction française qui en a été faite. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

PREMIÈRE PARTIE

Prologue

ALTHA

1619

Dix jours qu'ils me retiennent ici. Dix jours, avec la pestilence de ma propre chair pour seule compagnie. Pas un rat ne m'a gratifiée de sa présence. Il n'y avait rien pour les attirer ; on ne m'a apporté aucune nourriture. Rien que de la bière.

Bruits de pas. Puis crissement du métal sur le métal, lorsque le verrou coulisse. La lumière me fait mal aux yeux. Un instant, les hommes sur le pas de la porte chatoient comme s'ils n'appartenaient pas à ce monde, comme s'ils étaient là pour me conduire ailleurs, très loin d'ici.

Les hommes du procureur.

Venus m'escorter au tribunal.

KATE

2019

Kate est devant le miroir quand elle l'entend.

La clé, le bruit dans la serrure.

Les doigts tremblants, elle s'empresse d'arranger son maquillage, des filaments noirs de mascara s'accrochent à ses cils du bas.

Sous l'éclat jaune de la lumière, elle observe son poulx qui palpète dans son cou, sous le collier qu'il lui a offert pour leur dernier anniversaire. Une chaîne en argent, épaisse, froide sur sa peau. Kate ne la porte pas la journée, lorsqu'il est au travail.

La porte d'entrée se referme. Claquement de chaussures sur le parquet. Liquide qu'on verse.

La panique volette à l'intérieur d'elle comme un oiseau. Elle prend une profonde inspiration, touche le ruban que forme la cicatrice sur son bras gauche. Adresse un dernier sourire au miroir de la salle de bains. Il ne doit surtout pas remarquer que quelque chose a changé. Que ça ne va pas.

Simon est appuyé contre le plan de travail de la cuisine, un verre de vin à la main. Le cœur de Kate bondit quand elle le voit. Sa silhouette longiligne dans son costume sombre, le dessin de ses pommettes. Ses cheveux blonds.

Il la regarde approcher dans la robe qu'il aime, elle le sait. Cette robe au tissu raide, tendu sur ses hanches. Rouge. De

la même couleur que ses sous-vêtements. En dentelle, avec des petits nœuds. Comme si Kate elle-même était un objet dont il faut déchirer l'emballage.

Elle est à l'affût d'indices. Il a retiré sa cravate et ouvert les trois premiers boutons de sa chemise, découvrant ainsi quelques poils fins. Le blanc de ses yeux est teinté de rose. Il lui tend un verre de vin et elle repère les effluves d'alcool dans son haleine, âcres et sucrés. La sueur perle dans le dos de Kate, sous ses bras.

Le vin est un chardonnay, d'habitude son préféré. Là, l'odeur lui soulève l'estomac, lui évoque celle de végétaux en décomposition. Elle presse le verre contre ses lèvres sans en prendre une seule gorgée.

— Bonsoir, chéri, dit-elle d'une voix enjouée, qu'elle a perfectionnée pour lui. Comment s'est passée ta journée ?

Les mots se coincent dans sa gorge pourtant.

Il plisse les paupières. Ses gestes sont vifs en dépit de l'alcool : il plante ses doigts dans la chair moelleuse du biceps de Kate.

— Où es-tu allée aujourd'hui ?

Elle sait bien qu'elle ne doit surtout pas chercher à se dégager, même si la moindre parcelle de son être en éprouve l'envie. Elle pose plutôt une main sur son torse.

— Nulle part, répond-elle en s'efforçant de conserver un ton égal. Je suis restée à la maison toute la journée.

Elle a veillé à laisser son iPhone à l'appartement le temps d'aller à la pharmacie, à n'emporter que de l'argent liquide. Elle sourit, se penche vers lui pour l'embrasser.

Il a la joue rugueuse. Une autre odeur se mêle à celle de l'alcool, entêtante et florale. Du parfum peut-être. Ce ne serait pas la première fois. Une minuscule étincelle d'espoir s'allume dans le ventre de Kate. Ça pourrait tourner à son avantage, s'il y avait une autre femme.

Elle a mal évalué la situation, pourtant. Il s'éloigne d'elle et...

— Menteuse.

Kate entend à peine ce mot, car déjà la main de Simon s'abat sur sa joue, et la douleur l'étourdit autant qu'une lumière aveuglante. À la lisière de son champ de vision, les couleurs de la pièce se confondent : le parquet doré par l'éclairage, le canapé en cuir blanc, le kaléidoscope du paysage londonien par la fenêtre.

Un fracas lointain : elle a laissé tomber son verre de vin.

Elle agrippe le plan de travail, son souffle lui échappe par brusques saccades, le sang crépite dans sa joue. Simon enfille son manteau et prend ses clés sur la table à manger.

— Ne bouge pas, lui dit-il. Je le saurai si tu désobéis.

Ses chaussures résonnent sur le parquet. La porte claque. Kate ne bouge pas avant d'avoir entendu le grincement de la cage d'ascenseur.

Il est parti.

Les éclats de verre scintillent sur le sol. Il y a une odeur aigre de vin.

Le goût cuivré dans sa bouche la force à sortir de sa torpeur. Sa lèvre saigne, elle s'est ouverte sous la violence du coup.

Un déclic se produit dans son esprit. « Je le saurai si tu désobéis. »

Ça n'a pas suffi qu'elle laisse son portable à l'appartement. Il a trouvé un autre moyen. Un autre moyen de la pister. Elle se souvient soudain du regard du concierge dans le hall de l'immeuble : Simon lui aurait-il remis une liasse de billets bien neufs pour le charger de l'espionner ? À cette pensée, son sang se fige dans ses veines.

S'il découvre où elle s'est rendue – et ce qu'elle a fait – plus tôt dans la journée, qui sait comment il pourrait réagir ? Installer des caméras, lui prendre ses clés...

Et son plan serait réduit à néant. Elle ne pourrait jamais s'échapper.

À moins que... Depuis le temps, elle est prête, non ?

En partant maintenant, elle pourrait y être dès demain matin. Il y en a pour sept heures de route. Elle a tout planifié avec soin sur son second téléphone, celui dont il ignore l'existence. La ligne bleue sur l'écran qui serpente dans la campagne comme un ruban. Elle connaît presque le trajet par cœur.

Oui, elle va s'en aller tout de suite. Elle doit s'en aller tout de suite. Avant qu'il rentre, avant qu'elle perde courage.

Elle sort le Motorola de sa cachette, dans une enveloppe scotchée à l'arrière de sa table de nuit. Elle récupère un fourre-tout sur la plus haute étagère de la penderie, le remplit de vêtements. Dans la salle de bains attenante, elle prend sa trousse de toilettes et la boîte qu'elle a cachée dans l'armoire à pharmacie un peu plus tôt.

À toute allure, elle troque sa robe rouge contre un jean foncé et un top rose moulant. Elle retire le collier avec des doigts tremblants et le dépose sur le lit. On dirait un collet. À côté, elle laisse l'iPhone dans l'étui doré, celui que Simon paie, dont il connaît le code. Celui qu'il peut suivre à la trace.

Elle furète dans la boîte à bijoux sur sa table de nuit, et ses doigts se referment sur la broche dorée en forme d'abeille qu'elle possède depuis l'enfance. Après l'avoir fourrée dans sa poche, elle prend le temps d'observer la chambre autour d'elle : la housse de couette et les rideaux crème, les angles acérés du mobilier de style scandinave. Elle devrait avoir d'autres choses à emporter, non ? Elle avait des tonnes d'affaires autrefois – des piles et des piles de livres cornés, des affiches, des mugs. À présent c'est Simon qui possède tout ce que contient l'appartement.

Dans l'ascenseur, elle sent l'adrénaline qui grésille à l'intérieur de ses veines. Et s'il revient et l'empêche de partir ? Elle appuie sur le bouton du sous-sol, où se situe le parking, mais la cabine s'arrête dans une secousse au rez-de-chaussée. Les portes s'ouvrent en grinçant. Son cœur tambourine.

LA MAISON AUX SORTILÈGES

Le concierge lui présente son large dos : il est occupé à discuter avec un autre habitant de l'immeuble. Kate ose à peine respirer, elle se fait minuscule dans un coin. Elle ne libère son souffle qu'une fois que les portes se referment en frémissant. Personne ne l'a rejointe à l'intérieur.

Dans le parking, elle ouvre la Honda, qu'elle avait achetée avant leur rencontre et qui est enregistrée à son nom. Il ne peut tout de même pas lancer un avis de recherche si elle a pris sa propre voiture ? Elle a regardé suffisamment de séries policières. « Elle est partie de son plein gré », s'entendra-t-il dire.

Gré est un joli mot. Un mot qui évoque la voile d'un bateau.

Elle tourne la clé, puis saisit l'adresse de sa grand-tante sur le clavier du GPS. Pendant des mois, elle se l'est répétée comme un mantra.

Weyward, Crows Beck. Comté de Cumbria.

VIOLET

1942

Violet détestait Graham. Elle le haïssait de tout son être. Pourquoi avait-il le droit d'étudier des choses passionnantes à longueur de journée, comme les sciences et le latin, sans parler de ce fameux Pythagore, alors qu'elle devait, elle, se contenter de planter des aiguilles dans un tissu ? Le pire étant, ajouta-t-elle en son for intérieur alors que sa jupe en laine lui grattait les jambes, qu'il avait le droit de faire tout ça en pantalon.

Elle dévala l'escalier le plus discrètement possible pour éviter la fureur de Père, qui désapprouvait tout exercice physique pour les femmes (et qui désapprouvait, de façon plus générale, la personne de Violet). Elle étouffa un gloussement en entendant Graham haleter derrière elle. Même avec ses vêtements incommodes, elle courait plus vite que lui.

Songer que la veille encore il s'était vanté de vouloir partir à la guerre ! Elle avait plus de chances de voir un jour des poules avec des dents. De toute façon, il n'avait que 15 ans – soit un an de moins que Violet – et était donc beaucoup trop jeune. Ce qui était pour le mieux, vraiment. Presque tous les hommes du village étaient partis se battre, et la moitié étaient morts (c'est en tout cas ce que Violet avait entendu dire) – et parmi eux le majordome, le valet

de pied et les deux apprentis du jardinier. Et puis Graham était son frère. Elle ne souhaitait pas sa mort, tout de même. Du moins, lui semblait-il...

— Rends-le moi à la fin ! cracha Graham.

Le visage rond de son frère était rouge d'effort et de rage. Il lui en voulait parce qu'elle lui avait volé son cahier d'exercices de latin et lui avait fait remarquer qu'il s'était trompé pour la déclinaison de tous les noms féminins.

— Impossible, lui répondit-elle en serrant le cahier sur sa poitrine. Tu ne le mérites pas. Tu as écrit *amor* à la place d'*arbor*, enfin !

Au pied de l'escalier, elle jeta un regard noir à l'un des nombreux portraits de Père qui ornaient l'entrée, avant de prendre à gauche pour emprunter le dédale de couloirs lambrissés menant aux cuisines.

— À quoi vous jouez ? aboya Mme Kirkby en agrippant un couperet dans une main et la carcasse nacrée d'un lapin dans l'autre. J'aurais pu me trancher le doigt !

— Désolée ! s'excusa Violet en ouvrant en grand les portes-fenêtres, pourchassée par un Graham hors d'haleine.

Ils traversèrent en courant le potager qui embaumait la menthe et le romarin, et ils arrivèrent dans l'endroit qu'elle préférait au monde : le domaine. Elle fit volte-face et sourit à Graham. À présent qu'ils étaient dehors, il n'avait pas la moindre chance de la rattraper si elle le décidait. Il ouvrit la bouche et éternua. Il souffrait d'un terrible rhume des foins.

— Oh ! Tu veux un mouchoir ? lui proposa-t-elle.

— Tais-toi ! répondit-il en essayant d'attraper le cahier.

Elle lui échappa sans mal d'un petit bond. Il resta, un instant, planté sur place en soufflant. C'était une journée particulièrement chaude : une couche de nuages diaphanes retenait la chaleur et rendait l'atmosphère étouffante. Les aisselles de Violet étaient trempées de sueur et sa jupe la grattait terriblement, mais elle n'y prêtait plus attention.

Elle avait atteint son arbre préféré : un hêtre argenté qui avait selon Dinsdale, le jardinier, plusieurs centaines d'années. Violet l'entendait bourdonner de vie dans son dos : les charançons en quête de sa sève fraîche, les coccinelles tremblant sur ses feuilles, les demoiselles, les papillons et les petits oiseaux voletant entre ses branches. Violet tendit une main et une demoiselle vint se poser sur sa paume, ses ailes scintillant au soleil. Une chaleur dorée se diffusa en elle.

— Pouah ! s'exclama Graham, qui avait fini par la rattraper. Comment peux-tu laisser cette chose te toucher ? Écrase-la !

— Je n'ai aucune intention de l'écraser, Graham. Cette créature a autant le droit d'exister que toi ou moi. Et elle est si belle, regarde. On dirait que ses ailes sont en cristal, non ?

— Tu n'es... pas normale, répondit-il en reculant. Avec ton obsession pour les insectes. Père pense la même chose que moi.

— Je me soucie comme d'une guigne des opinions de Père, mentit-elle. Et encore plus des tiennes ! D'ailleurs, si je me fie à ce cahier, tu devrais plutôt consacrer ton temps aux noms latins qu'à mon obsession des insectes.

Il se jeta de tout son poids sur elle, narines dilatées. Avant qu'il ait pu s'approcher de trop près, elle lui lança le cahier – un peu plus fort qu'elle n'en avait l'intention – et se hissa dans l'arbre.

Graham lâcha un juron et rebroussa chemin vers le manoir.

Violet sentit la morsure de la culpabilité en voyant son frère s'éloigner avec fureur. Leur relation n'avait pas toujours été ainsi. À une époque, Graham la suivait comme son ombre. Il venait se glisser dans le lit de sa grande sœur après un cauchemar ou pendant un orage, et il se blottissait contre elle. Au point qu'elle n'entendait plus que sa respiration saccadée à lui, elle s'en souvenait. Ils s'amusaient bien ensemble à l'époque – ils arpentaient le domaine jusqu'à en

avoir les genoux noirs de boue, s'émerveillaient devant les minuscules poissons argentés du ruisseau et les battements d'ailes des rouges-gorges.

Jusqu'à ce terrible jour d'été – qui n'était pas sans similitude avec celui-ci, en réalité, car les collines et les arbres étaient baignés de la même lumière dorée. Elle les revoit, tous deux étendus dans l'herbe sous le hêtre, respirant des cirses aux fleurs mauves et des pissenlits. Elle avait 8 ans, Graham, seulement 7. Il y avait des abeilles quelque part – et celles-ci appelaient Violet. Elle s'était approchée du tronc et avait découvert la ruche sauvage, suspendue à une branche telle une pépite d'or. Les abeilles tournaient autour. Violet avait étendu les bras et souri en les sentant se poser dessus, car leurs minuscules pattes lui chatouillaient la peau.

Elle s'était alors tournée vers Graham, riant de son expression ébahie.

— Je peux essayer ? avait-il demandé, les yeux écarquillés.

Elle ignorait ce qui allait se produire, expliquerait-elle en sanglotant à son père plus tard, alors qu'il la frapperait à coups de canne fendant l'air. Elle n'entendrait pas un mot de ce qu'il lui dirait, elle ne verrait pas la rage noire sur ses traits. Son esprit resterait obnubilé par le souvenir de Graham, le bras couvert de piqûres roses, hurlant alors que Nanny Metcalfe, la nurse, l'entraînait précipitamment à l'intérieur. La canne de Père fendrait la paume de Violet – mais elle penserait mériter bien pire.

Après cet incident, Père avait envoyé Graham en pension. Dorénavant, il ne rentrait plus que pour les vacances. Violet et lui étaient devenus, petit à petit, des étrangers. Elle savait, au fond, qu'elle n'aurait pas dû le narguer ainsi. Elle n'agissait de la sorte que parce que, même si elle ne se pardonnait pas l'incident avec les abeilles, elle ne pardonnait pas non plus à Graham.

À cause de lui, elle se sentait différente.

Violet chassa ce souvenir. Il n'était que trois heures de l'après-midi, à en croire sa montre-bracelet. Elle avait terminé ses leçons du jour – ou plutôt sa préceptrice, Miss Poole, s'était avouée vaincue. Comptant sur le fait que son absence ne serait sans doute pas remarquée avant au moins une heure, elle grimpa plus haut dans l'arbre et savoura la sensation de la chaleur rugueuse de l'écorce contre ses paumes.

Dans le creux entre deux branches, elle découvrit une faine hérissée de poils. Celle-ci viendrait compléter à la perfection sa collection : sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, elle exposait ses trésors – une coquille d'escargot dorée, les restes soyeux d'un cocon de papillon. Avec un sourire de satisfaction, elle fourra la faine dans la poche de sa jupe et poursuivit son ascension.

Bientôt, elle prit assez de hauteur pour embrasser du regard la totalité du manoir, Orton Hall, lequel, avec ses nombreuses annexes lui évoquait une araignée majestueuse, accrochée à flanc de coteau. Plus haut encore, elle pourrait voir le village, Crows Beck, au-delà des collines. C'était magnifique. Et pourtant ce spectacle la rendait triste. Elle avait l'impression de contempler une prison. Une belle prison verte, où l'on trouvait des chants d'oiseaux, des demoiselles et un ruisseau aux eaux ambrées, mais une prison malgré tout.

Car Violet n'avait jamais quitté Orton Hall. Elle n'avait pas été une seule fois de sa vie à Crows Beck.

— Pourquoi je ne peux pas venir ? suppliait-elle Nanny Metcalfe, lorsqu'elle était plus petite et que la nurse partait pour sa promenade du dimanche avec Mme Kirkby.

— Vous connaissez les règles, lui murmurait Nanny Metcalfe, une lueur d'apitoiement dans le regard. C'est votre père qui les fixe.

Pourtant, ainsi que Violet s'en était fait la réflexion, connaître une règle, ce n'était pas nécessairement la comprendre. Des années durant, elle avait cru que le village grouillait de dangers – elle avait imaginé que des voleurs à la tire et des égorgeurs se terraient derrière les maisons aux toits de chaume. (Ce qui ne faisait qu'accroître l'attrait des lieux.)

L'année précédente, elle avait assailli Graham de questions pour assouvir sa curiosité.

— Je ne sais pas pourquoi tu te mets dans cet état, avait-il répondu en grimaçant. Ce village est ennuyeux à mourir, il n'y a même pas de pub !

Parfois, Violet se demandait si Père ne cherchait pas non à la protéger elle du village, mais l'inverse.

Quoi qu'il en soit, elle ne tarderait plus à sortir de son isolement. Lorsqu'elle célébrerait ses 18 ans, d'ici deux ans, Père comptait organiser une grande fête pour son « entrée dans le monde ». L'occasion pour elle, espérait-il, de retenir l'attention d'un beau parti, un héritier peut-être, et de troquer cette prison contre une autre.

— Vous rencontrerez bientôt un gentleman charmant qui vous fera perdre la tête, lui répétait sans arrêt Nanny Metcalfe.

Violet n'avait aucune envie de perdre la tête. Elle aspirait plutôt à voir le monde, comme Père à l'époque où il était jeune homme. Elle avait découvert toutes sortes d'ouvrages de géographie et d'atlas dans la bibliothèque – des livres sur l'Orient, remplis de forêts tropicales brumeuses, d'insectes de la taille d'assiettes (« épouvantables » à en croire Père), et sur l'Afrique, où des scorpions luisaient telles des pierres précieuses dans le sable.

Oui, un jour elle quitterait Orton Hall et elle arpenterait le monde, en tant que scientifique.

Biologiste, espérait-elle, ou pourquoi pas entomologiste ? Un métier en rapport avec les animaux quoi qu'il en soit,

puisqu'ils étaient, à sa connaissance, préférables de très loin aux humains. Nanny Metcalfe parlait souvent de la terrible frayeur que Violet lui avait causée lorsqu'elle était petite : une nuit, en entrant dans la chambre de la fillette, elle avait trouvé une belette, oui !, dans son lit d'enfant.

— J'ai poussé des cris d'orfraie, ajoutait Nanny Metcalfe, mais vous vous portiez à merveille, et cette belette, qui s'était roulée en boule à côté de vous, ronronnait comme un chaton.

C'était une bonne chose que Père n'ait jamais eu vent de cet incident. De son point de vue, les animaux n'avaient de place que dans une assiette ou sur un mur. Cecil, son chien de Rhodésie, était l'unique exception à cette règle : une bête redoutable qu'il avait, à force de coups, rendue encore plus féroce avec les années. Violet passait son temps à sauver toutes sortes de petites créatures prises dans ses babines dégoulinantes. La dernière en date, une araignée sauteuse, avait depuis pris ses quartiers dans une boîte à chapeau tapissée d'un vieux jupon sous son lit. Elle l'avait prénommée – ou prénommé, difficile de trancher – Goldie, à cause des rayures jaunes sur ses pattes qui évoquaient de l'or.

Nanny Metcalfe était dans la confiance.

Il y avait beaucoup de choses dont Nanny Metcalfe n'avait pas parlé à Violet, elle non plus. Voilà ce que songeait cette dernière, en s'habillant pour le dîner un peu plus tard. Après avoir troqué l'horrible jupe en laine – abandonnée en tas par terre – contre une robe en lin souple, elle se tourna vers le miroir. Elle avait des yeux d'un noir profond, très différents de ceux de Père et de Graham, d'un bleu aqueux. Violet jugeait son visage assez étrange, à cause du grain de beauté rouge disgracieux sur son front, mais elle était fière de son regard. Et de ses cheveux, noirs eux aussi,

dotés d'un lustre qui n'allait pas sans rappeler les plumes des corneilles vivant dans les arbres autour du manoir.

— Est-ce que je ressemble à ma mère ?

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Violet avait posé cette question. Il n'existait aucune photo de sa mère. Le seul souvenir en sa possession était un vieux collier avec un pendentif ovale cabossé. Un *W* était gravé dessus, et elle demandait à tous ceux qui voulaient bien lui prêter une oreille si sa mère s'était prénommée Winifred ou Wilhelmina. (« Est-ce qu'elle s'appelait Wallis ? » s'était-elle enquis un jour, auprès de Père, ayant vu ce nom en première page de son journal. Il l'avait, à la grande perplexité de la fillette, privée de dîner et envoyée dans sa chambre.)

Nanny Metcalfe n'était pas d'une plus grande aide.

— Je ne me rappelle pas bien votre maman, disait-elle toujours. Je n'étais pas là depuis longtemps quand elle est morte.

— Ils se sont rencontrés en 1925, le jour de la fête des Mai.

C'était un détail que Mme Kirkby lui répétait volontiers, avec un hochement de tête entendu.

— Votre mère avait été élue reine de mai, tant elle était jolie. Ils étaient très amoureux. Mais n'en reparlez pas à votre père, ou vous aurez encore droit au fouet.

Ces bribes d'informations étaient loin de satisfaire sa curiosité. Elle aurait aimé connaître beaucoup plus de détails. Où ses parents s'étaient-ils mariés ? Sa mère portait-elle un voile ? Une couronne de fleurs (elle imaginait des fleurs blanches et étoilées d'aubépine, assorties à une robe de dentelle fragile) ? Et Père avait-il dû retenir ses larmes au moment de promettre de l'aimer et de la chérir jusqu'à ce que la mort les sépare ?

En l'absence de faits, Violet se raccrochait à une image fantasmée – espérant un jour acquérir la certitude que les choses s'étaient réellement déroulées ainsi. Oui, son père

avait éperdument aimé sa mère, et oui la mort les avait séparés (elle avait la vague impression que celle-ci avait perdu la vie en donnant naissance à Graham). Et cela expliquait pourquoi Père se refusait à en parler.

Et pourtant, de temps à autre, quelque chose venait brouiller ce tableau mental, ondulation troublant la surface d'une étendue d'eau.

Un soir, l'année de ses 12 ans, Violet était à la recherche de pain et de confiture dans l'office, lorsque Nanny Metcalfe et Mme Kirkby étaient entrées dans la cuisine, accompagnées de Miss Poole, alors toute jeune recrue.

Violet avait entendu les pieds des chaises racler la pierre, la vieille table gémir au moment où elles s'étaient assises, puis le petit bruit sec de la bouteille de xérès ouverte par Mme Kirkby et le glouglou du liquide dans les verres. Violet s'était pétrifiée au beau milieu d'une bouchée.

— Comment vous plaisez-vous ici jusqu'à présent, ma chère ?

C'était Nanny Metcalfe qui avait posé cette question à Miss Poole.

— Eh bien... Dieu sait que je fais des efforts, mais elle est une enfant si difficile... Je passe la moitié de la journée à la chercher dans le domaine, et elle revient toujours de ses explorations les vêtements couverts de taches d'herbe. Et elle... elle...

Miss Poole avait alors pris une profonde inspiration sonore.

— Elle parle aux animaux ! Et même aux insectes !

Il y avait eu un silence.

— Vous devez me trouver ridicule, avait fini par reprendre la préceptrice.

— Oh, non, ma chère, avait aussitôt répondu Mme Kirkby. Nous serions même les premières à vous dire que cette petite est différente. Elle est assez... Quel terme as-tu employé déjà, Ruth ?

EMILIA HART

— Déconcertante.

— Pas étonnant, avait repris Mme Kirkby, avec la mère qu'elle avait.

— Sa mère ? s'était étonnée Miss Poole. Elle est morte, je me trompe ?

— Oui. Une affaire terrible, avait précisé Nanny Metcalfe. Juste après mon arrivée. Je n'ai pas eu vraiment l'occasion de la connaître.

— Une fille du coin, était intervenue Mme Kirkby. Elle vivait juste à côté de Crows Beck. Les parents de monsieur auraient été furieux... mais ils sont morts, le mois précédant le mariage. Avec leur fils aîné. Accident de voiture. Ça a été très soudain.

Miss Poole avait inspiré bruyamment.

— Et... le mariage a quand même eu lieu ? Lady Ayres attendait-elle déjà... un heureux événement ?

Mme Kirkby avait poussé un petit grognement évasif avant de poursuivre :

— Il était très épris d'elle, voilà ce que je sais. Au début, en tout cas. Une rare beauté, cette femme. Et la jeune maîtresse lui ressemble terriblement, je ne parle pas seulement d'un point de vue physique.

— Comment cela ?

Un nouveau silence.

— Eh bien, madame était... comme Ruth a dit. Déroutante. Étrange.

ALTHA

Les hommes me sortirent de geôle et me firent traverser la place du village. Je tentai de dérober mon corps, de me cacher le visage, mais l'un d'eux immobilisa mes bras dans mon dos et me poussa en avant. Mes cheveux se balançaient devant ma figure, dénoués et souillés, j'avais la mise d'une prostituée.

J'observais le sol pour éviter les regards des villageois. Je sentais leurs yeux sur mon corps, ils étaient pareils à des mains. La honte palpitait dans mes joues.

Mon ventre se souleva à l'odeur du pain, et je compris que nous longions l'étal de la boulangerie. Je me demandai si les boulangers, les Dinsdale, étaient présents. L'hiver précédent, j'avais soigné leur fille, en proie à la fièvre. Qui d'autre avait témoigné contre moi ? Qui d'autre se réjouissait de me livrer à ce sort ? Grace était-elle là, ou déjà partie à Lancaster ?

Ils me placèrent à l'arrière de la carriole avec autant de facilité que si je ne pesais rien. La mule était une pauvre bête, qui semblait presque aussi affamée que moi, ses côtes saillant sous sa robe terne. Je fus tentée de tendre la main pour la toucher, pour sentir son sang battre sous sa peau, mais je n'osai pas.

Alors que la voiture s'ébranlait, l'un des hommes m'offrit une gorgée d'eau et un talon de pain rassis. Je l'émiettai dans ma bouche avec mes doigts, avant de me pencher

à l'extérieur de la carriole pour vomir. Le plus petit des hommes rit, me soufflant son haleine rance au visage. Je m'adossai à nouveau contre le siège et inclinai la tête pour regarder le paysage défiler.

Nous étions sur la route qui suit le ruisseau. Mes yeux étaient encore affaiblis, et celui-ci m'apparaissait telle une toile floue de soleil et d'eau. Ce qui ne m'empêchait pas d'entendre sa musique et de sentir son odeur fraîche et métallique.

Ce même ruisseau qui dessine une belle boucle autour de ma maison. Où ma mère m'avait montré les vairons qui jaillissaient de sous les galets, les petits boutons compacts d'angélique qui poussaient sur les rives.

Une ombre sombre passa au-dessus de moi, et il me sembla entendre un battement d'ailes. Son cri me rappela la corneille de ma mère. Et cette fameuse nuit, sous le chêne.

Le souvenir me transperça tel un poignard.

Ma dernière pensée, avant de sombrer dans l'obscurité, fut que j'étais heureuse que Jennet Weyward n'ait pas survécu pour voir sa fille emmenée ainsi.

Je perdus le compte du nombre de fois où le soleil se leva dans le ciel puis se coucha avant notre arrivée à Lancaster. Je n'avais jamais été dans un endroit pareil ; je n'avais même jamais quitté la vallée. L'odeur d'un millier de personnes et de bêtes était si puissante que je plissai les paupières, comme pour l'apercevoir dans l'air. Et le bruit. Si fort que je n'entendais pas un seul oiseau.

Je m'assis plus droite dans la carriole pour observer autour de moi. Il y avait tant de monde : hommes, femmes et enfants qui affluaient dans les rues, celles-ci retroussant leurs jupes pour franchir des monticules de crottin. Un homme faisait griller des marrons sur un feu ; l'odeur de leur chair dorée me tourna la tête. C'était un bel après-midi,

pourtant je frissonnais. Je baissai les yeux vers mes ongles : ils étaient bleus.

Nous nous arrê tâmes devant une immense bâtisse de pierre. Je sus sans avoir besoin de le demander qu'il s'agissait du château où se tenaient les assises. Il avait bien l'allure d'un lieu où l'on soupesait la valeur des vies.

Les hommes me sortirent de la carriole pour me conduire à l'intérieur, refermant aussitôt les portes sur moi, pour que je sois engloutie tout entière.

Le tribunal ne ressemblait à rien de familier. Le soleil pénétrait à flots par les fenêtres, éclairait des colonnes de pierre qui m'évoquaient des arbres dressés vers le ciel. Telle beauté ne fit toutefois rien pour apaiser ma peur.

Les deux juges étaient perchés sur un banc en hauteur, comme des créatures célestes et non des êtres de chair et de sang, à notre image. Ils me firent l'impression de deux gros scarabées, avec leurs robes noires, leurs mantes bordées d'hermine et leurs étranges coiffes noires. Le jury siégeait sur le côté. Douze hommes. Aucun n'osa me regarder dans les yeux, à l'exception d'un personnage à la mâchoire carrée et au nez tordu. Son regard était doux – attendri par la pitié, peut-être. Je ne pus le supporter et me détournai.

Le procureur fit son entrée. Un homme grand qui présentait, au-dessus de sa robe sobre, un visage marqué par la grêle enflammée de la petite vérole. J'agrippai le siège en bois sur lequel j'avais pris place pour me soutenir tandis qu'il s'installait face à moi. Il avait des prunelles bleu pâle de choucas, froides.

L'un des juges me toisa.

— Altha Weyward, débuta-t-il avec un renfrognement, comme si mon nom risquait de souiller sa bouche. Vous êtes accusée d'avoir fait usage de cette pratique malfaisante et diabolique que l'on appelle sorcellerie, et par l'entremise de ladite sorcellerie d'avoir causé la mort de John Milburn. Comment plaidez-vous ?

EMILIA HART

Je m'humectai les lèvres. Ma langue semblait enflée et je
craignais de m'étouffer en prononçant les mots. Pourtant,
je parlai d'une voix claire.

— Non coupable.